

LE BARON DE JAUIOZ.

ARGUMENT.

Louis, baron de Jauioz, en Languedoc, était fils de Randon I^{er} et de Flore de Kailus; son nom appartient à l'histoire du XIV^e siècle, et se lie assez souvent aux principaux événements de la fin de cette grande époque.

Nous le voyons suivre en Bretagne le duc de Berry, son suzerain, que Charles V y envoyait conjointement avec Bertrand Duguesclin et les ducs de Bourgogne et de Bourbon, combattre et chasser les Anglais (1378); nous le retrouvons sous les mêmes drapeaux en Flandre, triomphant des mêmes ennemis; il prend part à toutes les victoires qu'y remportent les armées liguées du roi de France et de Jean de Bretagne; il est à Ypres, à Cassel, à Gravelines, au siège de Bourbourg. Quelques années plus tard, il fait son testament à Aigues-Mortes, et s'embarque pour la Terre-Sainte. Son sceau, en cire rouge, porte un écusson à trois pals et un chef chargé de trois hydres; pour cimier deux longues oreilles; et pour légende: S. LOYS DE JAUIOZ¹. Selon nos poètes populaires, il aurait, pendant son séjour en Bretagne, acheté à prix d'or, et emmené en France, une jeune fille de nos campagnes, qui en serait morte de chagrin.

¹ *Chartes des Ordres*, v. 15, f. 6933.

XIV

BARON JAOUIOZ.

(Les Kerné.)

I

Pé oann d'ar ster gant va dilad
Mé glévé 'nn ein-glot huanat :

— Tinaik-lé né ouzoc'h ket
D'ar baron Jaouioz oc'h gwerzet.

— Gwir é ma mamm pez 'meuz klévet,
Ha da Jaouioz kouz onn gwerzet ?

— Ma merc'hik paour né ouzonn ket
Digand ho tad a goulennet.

— Ma zadik d'in-mé lévêret
Ha da Loiz Jaouioz onn gwerzet ?

— Ma merc'hik ker né ouzonn ket
Digand ho preur a goulennet.

XIV

LE BARON DE JAUIOZ.

(Dialecte de Cornouaille.)

I

Comme j'étais à la rivière à laver, j'entendis soupirer l'oiseau de la mort :

— Petite Tina, vous ne savez pas? vous êtes vendue au baron de Jauioz.

— Est-ce vrai, ma mère, ce que j'ai appris? Est-il vrai que je sois vendue au vieux Jauioz?

— Ma pauvre petite, je n'en sais rien, demandez à votre père.

— Mon père, dites-moi, est-il vrai que je sois vendue à Loïs de Jauioz.

— Ma chère enfant, je n'en sais rien, demandez à votre frère.

— 166 —

— Ma breur Lannik d'in-mé leret
Ha d'ann otrou-zé m'onn gwerzet ?

— Ia d'ar baron c'hui zo gwerzet
Ha mont kuit timad a so red ;

Ha mont kuit heb-dalé zo red
Ho paé zo digémeret :

Anter kant skoed a arc'hant gwenn
Ha kemed-all a aour mélen.

— Ma mammik d'in-mé léveret
Pé ré dilad a vo gwisket ?

Va brouz ru pé va brouz gloan wenn
Deuz paket d'in va c'hoar Elen ?

Va brouzik ru, va brouzik wenn,
Ha va korken ru a zéienn ?

— Gwisket ann dilad a gerfet
Hogen kément-sé na vern ket.

Rag eur marc'h du zo toull ann or
O c'hortoz ann noz da zigor,

O c'hortoz da zigor ann noz
Eur marc'h du sternet ho kortoz. —

— 167 —

— Lannik, mon frère, dites-moi, suis-je vendue à ce seigneur-là?

— Oui ! vous êtes vendue au baron, et vous allez partir à l'instant ;

— Et vous allez partir sans tarder, le prix de la vente est reçu :

Cinquante écus d'argent blanc, et autant d'or brillant.

— Ma bonne mère, quels habits mettrai-je, s'il vous plaît ?

Ma robe rouge ou ma robe de laine blanche, que m'a faite ma sœur Hélène ;

Ma robe noire, ma robe blanche, ou mon corset de soie noire ?

— Mettez les habits que vous voudrez, mais cela importe fort peu ;

Car il y a un cheval noir à la porte qui attend que la nuit s'ouvre,

Qui attend le moment où la nuit va s'ouvrir, un cheval noir tout équipé qui vous attend. —

II

Pell euz ar ger né oa ked éet
Pa gléviz ar c'hléier sonet.

Neuzé n'em lekez da wéla :
— Kénavo d'id santez Anna ;

Kénavo d'hoc'h kléier va bro,
Kléier va farez, kénavo ! —

Pa dréménaz lenn ann Anken
Tud varo wélez 'nn eur vanden ;

Gwélez tud varo 'nn eur vanden
E lestrigou, gwisket é gwenn ;

Gwélez tud varo ken-ha-ken ;
Rez hé kalon straké hé dent.

Pa dréménaz traoniou ann gwad
Ho kwélez d'hé heul o lampat ;

Kémend é dévoa kalonad
Kément sarréz hé daou-lagad ;

Kémend é dévoa kalonad
Kément gollez hé skiand-vad.

II

Elle n'était pas loin du hameau, qu'elle entendit sonner les cloches.

Alors elle se mit à pleurer : — Adieu, sainte Anne;

Adieu cloches de mon pays; cloches de ma paroisse, adieu! —

En passant le lac de l'Angoisse¹, elle vit une bande de morts;

Elle vit une bande de morts, vêtus de blanc, dans de petites barques;

Elle vit des morts en foule; sa tête tombait contre sa poitrine, ses dents claquaient.

En passant par les vallées du Sang, elle les vit s'élançer à sa suite;

Son cœur était si plein de douleur, que ses yeux se fermèrent;

Son cœur était si plein de douleur, qu'elle perdit connaissance.

¹ Voy. p. 136.

— 170 —

III .

— Tapet eur gador, hag azéet
O c'hortoz vo daré ann boet. —

Ann otrou a oa 'tal ann tan
Ha hen ken du 'vel eur morvran ,

Hé varo hag hé vléo gwenn-kann,
Hé zaou-lagad gis daou skod-tan.

— Sétu ama eur fémélen
Em-onn pell-zo oc'h hi goulenn !

Déomp-ni, va merc'h, war ma brizaou,
Déomp da ober va rannioiaou.

Deuet-hu gan-in a gamb é kamb
Da gonta 'nn aour hag ann argant.

— Gwell-vé gan-in but ti va mamm
Da gonta'r sklop da dolt enn tan.

— Deuet-hu gan-in d'ar c'hao, d'ann traon,
Da danv ann gwinn euz ann douson.

— Gwell-vé d'in éva dour ann prad
Demeuz a ev ronsed va zad.

— 171 —

III

— Prenez un siège, asseyez-vous ; en attendant l'heure du repas. —

Le seigneur était près du feu, aussi noir qu'un corbeau de mer,

La barbe et les cheveux tout blancs, les yeux brillants comme deux tisons.

— Voici une jeune fille que je demande depuis bien longtemps !

Allons, mon enfant, que je vous fasse voir toutes mes richesses.

Venez avec moi de chambre en chambre, compter mon or et mon argent.

— J'aimerais mieux être chez ma mère, à compter les copeaux à jeter au feu.

— Descendons au cellier ensemble goûter mon vin le plus doux.

— J'aimerais mieux boire de l'eau de la prairie dont boivent les chevaux de mon père.

— 172 —

— Deuet-hu gan-in da stal é stal
Da bréna'r pawisk da fragal.

— Gwell vé d'in eur brouz liennet
Mar ma mamm é défé hé gret.

— Déomp-ni bréma d'ar vestiri
Choaz brodou da lakad enn hi.

— Gwell vé d'in ann neuéne wenn
A c'hourié d'in va c'hoar Elen.

— Hervez ar gomzou a leret
Aon emeuz n'em c'haret ket.

Mé gar vié bet'r c'hor ém zéod
Enn amzer ém'onn bet ken sot,

'Monn bet ken sot euz da bréna
Pe n'em fréalzez gant nétra. —

IV

— Einigou mad, diwar ho nech,
Mé ho ped da zélaou va moez :

C'hui ia d'ann ger mé né éann ket
C'hui zo laouen mé glac'haret.

Va gourc'hémennou a réfet
D'am holl broiz pa ho gwelfet ;

— 173 —

— Venez avec moi de boutique en boutique acheter un manteau de fête.

— J'aimerais mieux une jupe de toile si ma mère me l'avait faite.

— Allons maintenant au vestiaire choisir des festons pour l'orner.

— J'aimerais mieux la tresse blanche que ma sœur Hélène m'ourlait.

— Si j'en juge par vos paroles, j'ai peur que vous ne m'aimiez pas.

Que n'eus-je un abcès à la langue, le jour où j'ai été assez fou,

Assez fou pour vous acheter, quand rien ne peut vous consoler. —

IV

— Bons petits oiseaux, dans votre vol, je vous en prie, écoutez ma voix :

Vous allez au village, et moi je n'y vais pas, vous êtes joyeux, moi, bien triste.

Faites mes compliments à tous mes compatriotes quand vous les verrez ;

— 174 —

D'ar vammik é deuz me ganet
Ha d'ann tad en deuz me maget ;

D'ar vammik é deuz me ganet
D'ar belek koz deuz me badéet.

Kénavo d'ann holl a larfet
Ha d'am breur é ma pardonet. —

V

Eunn daou pé tri miz goudé-zé
Aoa hé dud enn ho gwélé,

Enn ho gwélé, ha kousket dous,
Enn-dro demeurez a hanter nouz.

Na diabarz na més neb trouz,
Toull ann or kléviz eur voez dous :

— Va zad, va mamm enn han Doué
Laked pédi evid onn-mé ;

Pédit ivé, ha gret va c'hanv
Rag ma ho merc'h war ar vaz-skanv. —

— 175 —

A la bonne mère qui m'a mise au jour, et au père
qui m'a nourrie ;

A la bonne mère qui ma mise au monde, au vieux
prêtre qui m'a baptisée.

Vous direz adieu à tout le monde ; et à mon frère
que je lui pardonne. —

v

Deux où trois mois après, sa famille était couchée,

Était couchée et reposait doucement, vers minuit.

Ni au dedans ni au dehors, aucun bruit ; — on
entendit à la porte une voix douce :

— Mon père, ma mère, pour l'amour de Dieu,
faites prier pour moi ;

Priez aussi et prenez le deuil, car votre fille est
dans sa bière. —

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Nos poètes ne réussissent jamais mieux que lorsqu'ils peuvent se mettre eux-mêmes naturellement à la place de leurs acteurs, et qu'ils ont à peindre quelques-uns des sentiments les plus énergiques de nos cœurs : l'amour du pays, par exemple. Le poème qu'on vient de lire en est une preuve bien frappante. Nous ne connaissons en aucune langue de ballade plus touchante sur ce sujet.

L'oiseau de la Mort, un petit oiseau gris qui chante, l'hiver, dans les landes, d'une voix douce et triste, prédit à la jeune fille ses malheurs, comme la corneille noire, au berger de Virgile. Elle interroge son père, sa mère, tout le monde ; personne n'ose lui répondre. Enfin, elle s'adresse à son frère, et la fatale vérité éclate comme la foudre ; elle l'apprend d'un cœur résigné ; elle part sans se plaindre ; elle a contenu sa douleur devant sa mère. Mais les cloches de la paroisse se font entendre ; elle n'y peut plus tenir ; son cœur se brise. Le poète nous révèle ici un des traits les plus intimes de notre nature bretonne, une de nos plus chères affections. Nos cloches ! ce sont pour nous des sœurs, d'immortelles amies qui ne nous abandonnent jamais, qui chantent sur notre berceau, qui mêlent leur joie à notre joie, qui frémissaient jadis en se réveillant avec nous, le jour où l'on attaquait nos droits ; qui célébraient nos triomphes, ou qui pleuraient sur les tombes de nos guerriers. La nomination d'une cloche est une fête pour la paroisse ; chacun se pare de ses plus beaux habits ; on chante, on boit, on danse jusqu'au coucher du soleil. Lorsque durant la révolution, nos cloches nous furent enlevées pour être jetées en fonte, et faire des canons, la consternation fut générale ; on ne voyait au pied des clochers que des femmes et des enfants qui tombaient à genoux, en barrant le passage aux soldats et en criant miséricorde ; on eût dit qu'un grand malheur menaçait le pays, qu'il y allait de la vie de ses habitants. Aussi pleurerait-elle la pauvre Tina, en entendant sonner, pour la dernière fois, les cloches de son village, et en leur faisant ses adieux. Mais où va-t-elle ? que veulent dire ces petites barques pleines de morts et ce *Lac de l'Angoisse* et ces *Vallées du*

Sang ? en quel pays l'emporte son coursier noir ? en France. Tels sont les traits sous lesquels le poète représente ce pays. Ces traits sont ceux que les anciens Bretons prêtaient à leur enfer. C'est la terre étrangère, ce tombeau du cœur et des joies de la patrie.

Nous croyons devoir faire observer ici, comme point philologique, qu'au nombre des objets que le sire de Jauioz offre à la petite Tina, se trouve un *pawisk*. Ce vêtement, dont se servaient les dames du XIII^e siècle et probablement du siècle suivant, mais non plus du XV^e, était une espèce de « manteau ». Son usage, à défaut d'autre témoignage, servirait à fixer l'époque à laquelle a été faite notre ballade.

¹ *Pavesca*. Vestis species : mantellum sine penna, et sendato et froa (Ducange, *Statuta Massiliensia*, ad ann. 1276).

LE BARON DE JAUIOZ,

I

Lavant un jour à la rivière,
J'entendis l'oiseau noir chanter :
— Tina, tu ne t'en doutes guère,
Le baron vient de t'acheter.

— Ma mère, est-ce vrai, je vous prie,
Ce qu'il a dit, en son latin,
L'oiseau de mort dans la prairie,
Le vilain oiseau, ce matin ?

— Tina, je ne saurais vous dire,
Votre père vous le dira.

— Mon père, est-il vrai que le sire
Loin du pays m'emmènera ?

— Je n'en sais rien, mais votre frère
Sans doute le saura bien, lui !

— Lann, est-il vrai que pour sa terre
Je dois partir ? — Dès aujourd'hui !

Dès ce soir, à la nuit tombante,
Vous le suivrez dans son pays ;
C'est chose conclue, et la vente,
Et votre départ et le prix !

— 264 —

— Mettrai-je ma robe de laine,
Dites-moi, ma mère, en partant,
Ou le corset rouge qu'Hélène
M'essayait hier, en chantant ?

— Votre robe neuve ? qu'importe !
Ah ! qu'importe ma pauvre enfant !
Voyez-vous au seuil de la porte
Ce cheval noir ?... Il vous attend. —

II

Comme elle quittait la chaumière,
Elle ouït les cloches sonner,
Sonner l'heure de la prière,
Et se mit alors à pleurer ;

— Adieu, bonne vierge Marie,
Et vous aussi, Jésus mon Dieu,
Adieu, cloches de ma patrie,
Cloches de ma paroisse, adieu ! —

En passant près du Lac des Peines,
Elle vit sur l'onde cinglant
De petites nacelles pleines
De trépassés vêtus de blanc ;

Et comme elle pressait sa fuite
A travers les Vallons du Sang,
Elle les vit tous à sa suite,
Tous à sa suite s'élançant.

Sur sa poitrine haletante
Sa tête tombait de douleur,
Et ses dents claquaient d'épouvante,
Et son sang se glaçait au cœur.

— 265 —

III

— Asseyez-vous un peu, madame,
On va préparer le repas,
Remettez vos sens et votre âme,
Le souper ne tardera pas. —

Près du foyer, courbé par l'âge,
Les cheveux blancs, la barbe aussi,
Plus noir qu'un corbeau de la plage,
L'œil en feu, Jauioz est assis.

— La voici donc, la jeune fille
Que je demandai si souvent !
Elle est, par ma foi, bien gentille !
M'aimerez-vous, ma belle enfant ?

Venez avec moi, ma mignonne ;
Venez, que je vous fasse voir
Tous les trésors que je vous donne,
Tous mes trésors, tout mon avoir.

Comptez-les ! en voilà, j'espère !
Comptez ces écus par monceaux.
— J'aimerais bien mieux chez mon père
Près du feu compter les copeaux.

— Descendons au cellier, ma mie,
Goûter de mon vin le plus doux.
— J'aime mieux l'eau de la prairie
Dont les chevaux boivent chez nous.

— Venez choisir manteau de fête,
Doublé de plume et de satin.
— Si ma mère me l'avait faite,
J'aimerais mieux jupe de lin.

— 266 —

— Et maintenant au vestiaire,
Voyons quelque riche feston !
— J'aime mieux la tresse grossière
Que m'ourlait ma sœur, au canton.

— A juger par ce que vous dites,
J'ai peur que vous ne m'aimiez pas ;
Que cent fois et cent fois maudite,
Soit l'heure où je vous vis, là-bas !

Que n'ai-je eu la langue moins folle !
Au moment de vous marchander,
Que n'ai-je perdu la parole !
Quand rien ne peut vous dérider !

IV

— Petits oiseaux, je vous en prie,
Écoutez, écoutez ma voix !
Je reste, et vous, vers la patrie
Vous revolez tous à la fois !

Vous revolez vers la prairie,
Où je folâtrais au printemps,
Comme vous joyeuse ; — la vie
M'était bien douce dans ce temps.

En gagnant vos vieilles tourelles,
Vos clochers, vos nids sous les toits,
Portez, oiseaux, de mes nouvelles,
A ceux que je laisse en nos bois ;

A ma pauvre petite mère,
A ma mère que j'aime tant ;
A ma sœur Hélène, à mon père
Que je vis pleurer en partant ;

— 267 —

Au bon père qui m'a bercée
Tout enfant sur ses deux genoux ;
Au prêtre qui m'a baptisée,
A monsieur le recteur, à tous ;

Allez, et n'oubliez personne,
A tous pour moi dites adieu,
A mon frère... qu'on lui pardonne !
Allez, chers oiseaux du bon Dieu.

V

Trois mois après, dans la chaumière
Chacun reposait ; — aucun bruit
Au dedans, ni sur la bruyère :
Il était bien près de minuit.

Or, on entendit, à la porte,
Murmurer une douce voix,
Pareille à la plainte qu'apporte
La brise des mers ou des bois :

— Faites prier pour moi, ma mère,
Priez aussi, prenez le deuil ;
Car on me porte au cimetière,
Votre fille est dans le cercueil.
